

LA ROMANCE INVERSE

Le 18 mars 1928, Paul van Ostaijen mourut de la tuberculose à Miavoye-Anthée, un hameau dans les Ardennes belges – il venait juste de fêter, le 22 février, ses trente-deux ans.¹ Succombant à la même maladie, son frère Pieter-Floris et sa sœur Hubertina l’avaient précédé, respectivement en 1910 et 1912. Son autre frère Constant, qui avait fait carrière dans la finance et qui avait toujours soutenu le poète indigent, voire parrainé son recueil-phare *Bezette Stad* (Ville Occupée), en mourra six mois plus tard, le 23 septembre. Peu de temps avant sa disparition, Constant remit sur son lit d’hôpital un manuscrit de son frère à Gaston Burssens, compagnon de route de

1. Pour une esquisse biographique de Paul van Ostaijen, voir l’introduction au premier volume de grotesques : *Le trust du patriotisme et autres grotesques*, éditions Samsa, Bruxelles, 2018.

Paul, aussi bien en tant que flamingant qu'en tant que partisan de la « poésie pure ». – « Du point de vue lyrique je ne reconnais que Burssens comme mon camarade, » affirmait Van Ostaijen, « parce qu'il joue, comme moi, avec les mots comme un jongleur avec des flambeaux. » – En 1932, ce dernier publia à ses propres frais le manuscrit *De bende van de stronk* (La bande du tronc), qui fit scandale dès sa sortie, non seulement à cause des scènes scabreuses, considérées comme pornographiques, mais surtout du fait que le lecteur d'alors y reconnaissait pas mal de « grosses légumes ».

Arthur Cornette, professeur de littérature au Conservatoire Flamand d'Anvers, ensuite de l'histoire de l'art à l'université de Bruxelles, le signala déjà en juillet 1932 dans son compte rendu, où il prit la défense du texte, partout ailleurs démolit par la critique :

La fantaisie délirante de La bande du tronc lui a probablement été inspirée par une figure archiconnue et des plus curieuses dans la capitale. L'homme avait une démarche un peu bancal et le moindre gosse savait qu'il était célèbre « pour son éthique construite sur une base rigoureusement religieuse ». L'homme presque alarmant, aux allures et réputation étranges, ne pouvait manquer de provoquer chez un satiriste de la trempe de Van Ostaijen l'idée satanique de l'impliquer dans une aventure de nature sexuelle, où il est substitué à l'un de ces malheureux dont la guerre a jeté pas mal de spécimens sur le trottoir, qu'on voit rouler

dans des chariots ou se traîner par terre, comme dans un tableau de Bruegel, bref à un « tronc », qui dans cette histoire est simplement porté dans les bras de son compagnon comme une poupée.

La « figure archiconnue et des plus curieuses », point de départ de la grotesque, n'était personne d'autre que Rodrigo de Saavedra y Vinent, marquis de Villalobar, représentant de l'Espagne, mort à Bruxelles le 9 juillet 1926 – ce qui nous permet de dater la genèse du texte en 1925-1926, années où Van Ostaijen gérait la galerie « À la Vierge Poupine » à Bruxelles (l'endroit est aujourd'hui indiqué par une plaque commémorative dans la rue de Namur, numéro 70). Oskar Freiherr von der Lancken Wakenitz, chef de la Politische Abteilung (Département Politique) en Belgique occupée de 1915 à 1918, décrivait le marquis comme « chevronné à la suite d'une longue carrière diplomatique, très intelligent, très habile, [...] d'une énergie physique remarquable, ce que lui a permis de surmonter une grave infirmité congénitale – la déformation de ses deux pieds ». Il aurait dû écrire « jambes », les pieds se trouvant là où on attendait les genoux.

Le marquis figure dans *La bande du tronc* sous le nom de Mirlitonare, or un mirliton est un flûtiau dont on jouait pendant le carnaval, par exemple, d'habitude entouré de bandes de papier imprimées de mauvais vers, ce qui a donné sa signification seconde. Si cet aristocrate de farce compte se marier avec la petite comtesse Angèle Collin, le diplomate espagnol

s'était marié avec sa nièce Maria Ozores y Saavedra, marquise de Guimarey, de huit ans sa cadette. Et si Van Ostaijen assure que « le plus petit gosse de Mollebeek » connaissait « la bagnole du Mirlitonare », il se base de nouveau sur la réalité, car le marquis de Villalobar, « méticuleux, délicat, chevaleresque, altier, spirituel, sardonique », s'exhibait volontiers dans sa « colossale voiture anglaise avec son chauffeur grandiose dans sa livrée rouge et vert », selon les mots d'Alexander Woollcott, reporter du *New Yorker*, dans son article à la mémoire de la « légende vivante qu'était Villalobar ». Woollcott raconte aussi que « s'il tombait, ce qui lui arrivait de temps à autre, le secrétaire qui s'aventurait à l'aider, voire à prendre note de l'accident, ne recevait aucun remerciement et était mystérieusement rappelé à Madrid pour être transféré dans une autre capitale. »

Le marquis de Villalobar était un proche du cardinal Mercier, dont il avait hérité l'exécration des Flamands. C'est d'ailleurs ce primat qui avait célébré le mariage du marquis avec sa nièce, dans la plus stricte intimité de sa chapelle privée à Malines. Mercier se trouve également dans *La bande du tronc* sous le nom d'Épernay, « cardinal et négociant en champagne » ; or il se trouve que Mercier est le nom d'un champagne, tandis qu'Épernay est la ville où sont stockés les vins mousseux. Comme dans ses autres grotesques, on remarque le sarcasme à froid de Van Ostaijen, puisque le monseigneur au nom de vins mousseux fait négoce de champagne, c'est-à-dire qu'il pète plus haut qu'il a le derrière. Dans le roman,

le mariage entre le Mirlitonare et la petite comtesse Angèle est célébré dans l'église Sainte-Gubule, jumelle de la Sainte-Gudule de Bruxelles.

Si Van Ostaijen s'en prend au marquis de Villalobar et au cardinal Mercier, c'est qu'ils étaient farouchement opposés à l'émancipation flamande. N'oublions pas que l'auteur avait écopé de trois mois de prison parce qu'il avait sifflé le primat lors d'une visite de ce dernier à Anvers. D'autres personnages antiflamingants qui figurent dans le texte sont Louis Strauss (sous le nom de Straußfeder), maire par intérim d'Anvers qui avait interdit, en 1920, toute manifestation le jour commémoratif de la Bataille des Éperons d'Or, provoquant la mort du pacifiste Herman van den Reeck, jeune homme tué par la police ; Fernand Neuray (sous le nom de Fernand Neurose dans la version néerlandaise, c'est-à-dire Névrose), rédacteur de *La Nation belge* (qui apparaît sous le nom *La Nation atupale*) ; Leo van Goethem (sous le nom de Leo van Clootheim), directeur pendant la guerre de *Het Vaderland* (La Patrie), une décoction du magazine de Fernand Neuray ; Jane Brigode (sous le nom de Madame Brigotte), secrétaire générale de l'Union Patriotique des Femmes Belges pendant la guerre ; Armand Bloch (sous le nom de Rabbi Blockeisen), rabbin patriotard bruxellois.

On y rencontre aussi Vincent Tincotte (« créateur de deux cents statuettes différentes de la Minus de Vulvo ») pour Thomas, baron Vinçotte (qui n'a pas fait des statuettes de la Vénus de Milo, mais des portraits du couple royal belge), Albert Gigot (pour

Albert Giraud, président de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts à Bruxelles), Amedée Brunetier « leader du Parti ouvrier d'Atupal et premier écuyer attaché à la personne de S.M. la Reine » (pour Émile Brunet, leader du Parti Socialiste Belge et membre du Conseil des Ministres du roi Albert), le baron Barbon de Bibart (pour le comte Carton de Wiart, ministre de la Justice de 1911 à 1918, donc dans la période où Van Ostaijen a été condamné à trois mois de prison en 1916 et à huit en 1918).

La plupart du temps, Van Ostaijen opère un glissement de son pour déformer le nom, comme dans Charles Moras (pour Charles Maurras de l'Action française) et Léon Baudet (pour Léon Daudet, également de l'Action française), Dees van Kongen (pour Kees van Dongen, peintre mondain), André den Ribber (pour André de Ridder, directeur de la revue d'art *Sélection*), Tistingouette (pour l'artiste de variété Mistinguett), Mayolle (pour le chansonnier Félix Mayol), Jeannette Quark (pour Jeanne d'Arc), Iostenius (pour Paul Joostens, déjà présent dans « La prison dans le ciel »² sous le nom de Paulus Franciscus Joostenius).

D'autres personnages sont seulement réparables, quand on connaît un élément de leur biographie. Ainsi, « Tank, dit 'le tank qui rit' » n'est personne d'autre qu'Émile Francqui, financier et directeur-général de la Société générale de Belgique, or ainsi on peut entendre « le Francqui rit » comme « le franc qui rit ».

2. Voir « La prison dans le ciel » dans *Le trust du patriotisme et autres grotesques*.